

Diasporiques publiera dans son prochain numéro un texte encore inédit en français du grand philosophe allemand de filiation juive Theodor Lessing (1872-1933)¹. Pour bien saisir la portée de ce texte critique, « La mission civilisatrice des peuples occidentaux », il faut tracer au préalable un portrait de son auteur et évoquer les circonstances dans lesquelles il fut invité à prendre part à un événement de portée historique, très injustement sous-estimé, voire oublié ou refoulé aujourd'hui, ce premier *Congrès anticolonialiste et antiimpérialiste*², dont l'ambition clairement affirmée était de proposer une alternative à la SDN, en promouvant une société des « peuples » contre une société des « nations » dominée par les grands États-nations qui n'avaient pu empêcher le massacre de 1914-1918 et qui poursuivaient une répression sauvage de toute tentative d'indépendance des peuples colonisés.³

Theodor Lessing : un philosophe en politique

Jacques Aron

« Le sens de notre labeur ne peut être que le suivant : vaincre la nécessité qui nous a produits. L'impératif dernier de toute éthique est cette simple proposition : « Réduis la souffrance. »

Theodor Lessing⁴

Jacques Aron est professeur honoraire d'histoire et théorie de l'architecture, essayiste, traducteur et présentateur de trois ouvrages du philosophe allemand Constantin Brunner.

UN ÉVÉNEMENT IMPROBABLE

Commençons par l'événement, première rencontre combien problématique d'hommes venus du monde entier, issus de cultures aussi diverses, s'exprimant dans tant de langues différentes, conduits par le fol espoir tout d'abord de mieux se connaître mais surtout de mener ensemble une lutte politique et sociale s'attaquant à la racine de ces

inégalités qui ne pouvaient mener qu'à de nouvelles catastrophes, pires que la précédente, vu la globalisation accélérée de l'économie planétaire et des moyens de destruction massive. L'issue de la Première Guerre mondiale avait bouleversé l'Europe comme jamais auparavant : l'empire austro-hongrois et l'empire ottoman s'étaient effondrés, l'empire russe était en proie à la révolution, le jeune Reich allemand « qui ne craignait que

Dieu et personne d'autre », contraint à l'armistice sans avoir été vaincu militairement, entrainé dans une crise presque sans issue. Et de l'autre côté de l'Atlantique, la guerre avait indirectement renforcé la première puissance mondiale, les États-Unis, vis-à-vis de laquelle l'Europe dévastée s'était endettée. À près d'un siècle de distance, sachant – ou croyant savoir – ce que nous savons, il nous faut faire un effort considérable, de réflexion et d'imagination, pour mesurer la volonté et la foi qui animaient les organisateurs de cette rencontre et les 174 participants qui en furent marqués pour le restant de leur vie.

UN RASSEMBLEMENT DE MILITANTS

L'initiative en revient à quelques socialistes, communistes, syndicalistes, pacifistes, défenseurs des droits de l'Homme, féministes, anti-colonialistes, « tiers-mondistes » avant la lettre ; quelques-uns se connaissaient déjà, tous s'estimaient capables de forger une action commune, malgré les divergences dont ils étaient bien conscients. Une historiographie primaire mais très en vogue, servie par une lecture rétrospective, a tendance à faire de ces individualités, souvent très affirmées, le jouet d'appareils politiques machiavéliques qui les auraient manipulées à leur insu. Les divergences de stratégies, de tactiques et d'intérêts étaient évidentes et elles se traduiront rapidement en conflits tragiques et fratricides. Mais revenons à l'essentiel. C'est à des militants politiques et syndicaux du mouvement ouvrier organisé, inquiets du poids des divisions internes, qu'il revient d'avoir pu mettre



[HTTP://WWW.PRESSE.UNI-OLDENBURG.DE](http://www.presse.uni-oldenburg.de)

sur pied, dans des conditions exceptionnelles, ce congrès à Bruxelles. Des militants qui, pour la plupart, faisaient partie d'organisations rivales, dont les deux principales étaient les Internationales socialiste et communiste, dans lesquelles ils s'efforçaient à titre individuel de maintenir l'unité d'action politique très compromise depuis l'éclatement de la II^e Internationale. Dans le consensus d'« union sacrée » issu de la guerre, le Parti ouvrier belge (POB) faisait partie depuis peu du gouvernement. Le président de l'Internationale socialiste, Émile Vandervelde (1866-1938), y détenait le portefeuille des Affaires étrangères. Malgré les divergences internes de son parti sur les questions internationales et la politique coloniale de la Belgique, il lui était difficile de ne pas répondre favorablement à la demande des initiateurs du congrès ; il mit à leur disposition le prestigieux Palais d'Egmont⁵ au centre de Bruxelles. Les organisateurs avaient cependant dû souscrire aux conditions gouvernementales : renoncer à toute manifestation publique, soumettre le nom des participants

Theodor Lessing (1872-1933)

¹ À ne pas confondre avec son homonyme Gotthold Ephraim Lessing (1729-1781), figure emblématique des Lumières allemandes. Il n'y a entre eux aucun lien de parenté, mais il est fort probable que les ancêtres de Theodor, administrativement obligés de se donner un nom de famille à consonance allemande, se choisirent celui-ci par admiration pour l'éruudit qui avait contribué à revaloriser la position sociale des Juifs et à débarrasser la société de son temps de ses préjugés et des séquelles des guerres de religion.

² *Congrès contre l'oppression coloniale et l'impérialisme*, Bruxelles, 10-15 février 1927.

³ Ernst Toller, dans son adresse au congrès, déclarait : « Bruxelles a une mission gigantesque : ici doivent être posées les bases d'une véritable société des nations. La SDN de Genève mourra, car elle veut perpétuer 1919, elle veut renforcer la puissance des puissants, et resserrer davantage les chaînes qui entravent les faibles et les opprimés. » In « Das Flammenzeichen vom Palais d'Egmont », procès-verbal officiel du Congrès sus-évoqué, Neuer Deutscher Verlag Willi Münzenberg, Berlin, 1927, p. 265.

⁴ *Ibid.*

⁵ Ce palais avait été mis sous séquestre après la Première Guerre pour collaboration avec l'ennemi de son ancien propriétaire, une importante famille de la noblesse belge.



PHOTO MICHEL WAL

Le palais d'Egmont,
Bruxelles

étrangers à la Sûreté, et ne pas traiter du Congo belge ! Parmi les allocutions d'ouverture figurait donc naturellement celle d'un jeune député du POB, Albert Marteaux, à côté de celles de Stephen Owen Davies, vice-président du puissant syndicat des mineurs gallois et d'Henri Barbusse, dont il n'est pas inutile de rappeler l'énorme prestige à l'époque. L'organisateur le plus dynamique et efficace, quasi omniprésent, fut certainement le député communiste allemand Willi Münzenberg⁶, l'un des dirigeants du Secours ouvrier international ; ses relations politiques et personnelles, son incontestable charisme, sa curiosité et son ouverture d'esprit allaient permettre ce rassemblement exceptionnel de délégués de 21 pays, dont 90 pour l'Europe, 49 pour l'Asie, 15 pour le continent américain, 14 pour l'Afrique et 6 pour le Moyen-Orient.

UN MANIFESTE HUMANISTE

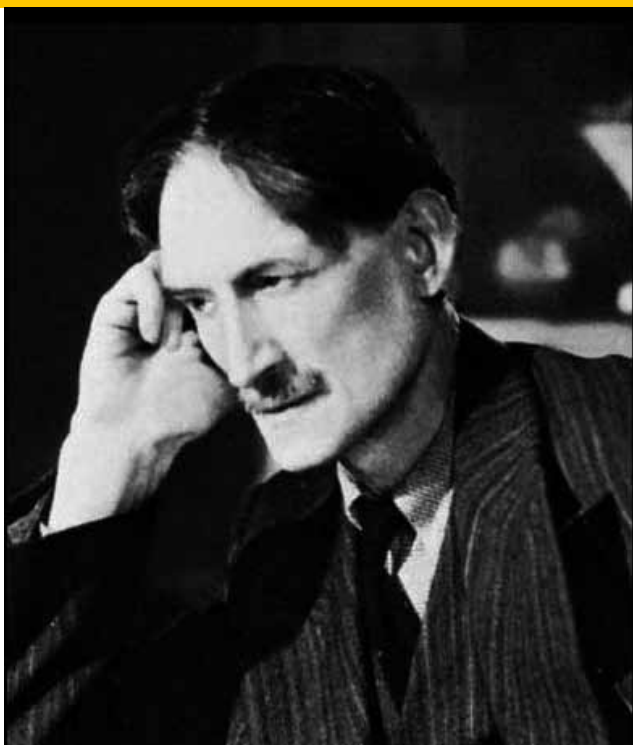
Les historiens auront fort à faire pour relater la genèse, le déroulement

et l'influence de ce congrès, bien que Münzenberg en ait aussitôt publié les actes en allemand, illustrés de vingt photos, sur lesquelles on reconnaît les principaux protagonistes, dont plusieurs vont marquer l'histoire mondiale : Jawahar Lal Nehru, Mohammed Hatta, Lamine Senghor, Ahmed Messali Hadj, José Vasconcelos, etc.⁷ Beaucoup de délégués sont là pour représenter de grandes organisations : le Kuomintang, le Congrès national indien, l'Union des partis nationaux indonésiens, le parti constitutionnel indochinois, le parti national égyptien, le Congrès national africain (Afrique du Sud), la Fédération nationale du Travail mexicaine, des centrales syndicales anglaises ou françaises, etc. Tous s'unirent dans la proclamation d'un manifeste final adressé « à tous les peuples et classes opprimés ». « L'asservissement indescriptible, l'esclavage inhumain et le travail forcé, l'élimination de peuples et d'ethnies entiers, dont le nom même a été effacé, furent nécessaires pour dresser le fier édifice du

⁶ Selon sa compagne et biographe, Babette Gross, la sœur de Margarete Buber-Neumann, le premier article consacré par Münzenberg à la préparation du congrès date du 3 août 1926. In : Babette Gross, *Willi Münzenberg, Eine politische Biographie*, préface d'Arthur Koestler, Forum Verlag, Leipzig, 1991, p. 290. Le texte de la biographie date de 1967.

⁷ Nous retenons l'orthographe du procès-verbal. L'historien se trouve confronté à l'évolution des conventions, notamment pour les noms asiatiques.

capitalisme, européen tout d'abord et ensuite européen-américain, et toute la civilisation matérielle et intellectuelle dont il est si imbu. » C'est la dimension planétaire de cette évolution qui donne le ton de tout le manifeste. « Le mouvement de libération nationale des peuples asiatiques, africains et américains est par son étendue un phénomène *mondial*. Et c'est lui – en liaison organique avec la lutte de libération du prolétariat de la vieille société capitaliste – qui transformera notre planète en un monde entièrement civilisé, qui ouvrira un nouveau chapitre de son histoire, *qui sera pour la première fois mondiale*, l'histoire de l'humanité sur la terre entière. » À côté de cette généreuse déclaration d'intention, le congrès dut cependant acter qu'un ensemble de résolutions régionales ne purent être approuvées, certaines révélant ainsi les conflits imminents qui allaient opposer les participants dans une lutte fratricide. Le congrès avait à peine siégé sous l'ombre tutélaire de Sun-Yat-sen, dont la veuve lui avait adressé un télégramme de félicitations, que l'armée nationale écrasa la révolte ouvrière de Shanghai, mettant un terme à l'alliance avec le parti communiste. Il n'entre évidemment pas dans notre propos d'examiner les événements européens ou mondiaux qui firent de Bruxelles une expérience unique. Vingt-huit ans après, en 1955 à la conférence de Bandung, Nehru ne manqua pas de rendre encore hommage à Münzenberg. C'est certainement aussi grâce à ce dernier qu'il fut donné aux congressistes d'entendre quelques exposés philosophiques, à la mesure des enjeux plus globaux, plus élevés et à plus long terme que soulevait le thème de la rencontre.



D.R.

Et parmi ceux-ci l'intervention de Theodor Lessing.

Henri Barbusse
(1873-1935)

UN PAMPHLET CONTRE HINDENBURG

Auteur d'ouvrages importants qu'avait suscités son engagement pacifiste de 1914, tout à l'opposé de l'ivresse guerrière qui s'était emparée du Reich, Theodor Lessing s'était retrouvé en 1925 au centre de toutes les passions chauvines pour avoir pris publiquement position dans la campagne électorale pour la présidence de la république, laissée vacante par la mort inopinée du socialiste Friedrich Ebert. Les partis nationalistes, opposés au parti socialiste et au « centre » catholique, avaient avancé la candidature du maréchal von Hindenburg, alors âgé de 78 ans et qui vivait retiré



D.R.

**Willi Münzenberg
(1889-1940)**

à Hanovre – ville natale de Lessing, qui le connaissait par ailleurs. Au premier tour (29 mars), aucun candidat n'avait obtenu la majorité absolue ; Hindenburg venait en tête avec 38,8 % des voix. La veille du second tour, Lessing publia une lettre ouverte dans un journal pragois de langue allemande. Si, malgré sa virulence, ce texte ne put avoir aucune influence sur le vote, il déclencha en mai une violente polémique qui devait lui valoir son renvoi de l'université de Hanovre, malgré un ultime compromis qui lui laissa une charge de chercheur, désormais sans contact avec les étudiants qui avaient mené contre lui une campagne d'une extrême violence.

Qu'avait-il donc écrit ? Il démontait le mythe du « héros » de Tannenberg, cette bataille gagnée contre les Russes fin août 1914, exaltée comme une revanche sur la défaite subie par les chevaliers teutoniques en 1410 (!) : il ne voyait dans la figure de Hindenburg que le masque rassurant du véritable stratège qui fut son

adjoint, le général Erich Ludendorff⁸, candidat nazi au premier tour. Sa lettre concluait sur ces mots : « Selon Platon, les philosophes devraient guider les peuples. Mais, avec Hindenburg, ce n'est certainement pas un philosophe qui montera sur le trône. Ce ne sera qu'un symbole représentatif, un point d'interrogation, une nullité. On pourrait se dire : « Mieux vaut un zéro qu'un Néron »⁹. L'histoire enseigne malheureusement qu'un zéro cache souvent un futur Néron ».

UN PHILOSOPHE DANS L'ARÈNE

La philosophie, Lessing, pour sa part, la prend très au sérieux. Et c'est avec reconnaissance qu'il accepta l'invitation au congrès. Son œuvre philosophique ne débute-t-elle pas avec cette conférence qu'il donna précisément à l'université de Hanovre, le 14 octobre 1914, un appel à penser à contre-courant ? « Dans la nécessité et la guerre de cette brutale réalité, nous avons, nous petite communauté de penseurs, à nous réunir sous le drapeau blanc à croix rouge, pour puiser dans la philosophie courage et consolation. Mais qu'est-ce que la philosophie ? Elle est la plus irréelle et la plus anhistorique de toutes les sciences. Elle n'est absolument pas une science. Elle ne donne aucun savoir du monde, rien qui permette de se reconnaître et de s'orienter dans la réalité. Mais elle formule des jugements sur le monde. C'est-à-dire la vérité sur la réalité. L'homme, en tant qu'*être de raison* doit donner *a posteriori* un sens au pouvoir et au hasard. Il doit "juger" tout ce qui est réel, et "évaluer" toute expérience »¹⁰. L'intervention de Lessing au congrès

⁸ Ludendorff, entièrement impliqué dans le putsch nazi manqué de 1923, n'avait pas, vu sa notoriété, été poursuivi.

⁹ En allemand, *Nero* rime avec *Zero*.

¹⁰ « Et si omnes ego non : Krieg und Armut », in Theodor Lessing, « *Wir machen nicht mit* », *Schriften gegen den Nationalismus und zur Judenfrage*, Donat Verlag, Brême, 1997.

se situera dans le droit fil de son livre *La ruine de la terre par l'esprit humain*, sous-titré *Europe et Asie*¹¹. Pour notre philosophe, le monde vit sous la loi d'airain de la nécessité, qui comporte en elle les éléments dont les hommes pourraient positivement se servir pour peser sur leur destin.

« Au cœur de ce livre se trouve mon interprétation philosophique de la réalité produite par la conscience de l'homme : notre monde purement mécanique dans l'espace et le temps, fruit de la *nécessité*, est comparable à la lance d'Achille, dont la pointe provoque des blessures mais dont le manche peut néanmoins les guérir. Et s'il est une fin dernière, elle ne peut être que celle-ci : la disparition et la fin de la réalité elle-même. Mais l'immuable n'a pas de *fins*. L'homme seul peut se fixer une fin.

Mon livre montrera, que toute notre culture de deux millénaires chrétiens, la logique et l'éthique de l'Occident, son histoire du monde et son évolution de l'humanité ne sont rien d'autre que la volonté d'affirmation et l'ivresse du pouvoir du monde européen-américain. L'auteur n'a pu que constater sa vie durant qu'il est lui-même un tel Européen. Il partage tous les dangers avec son temps et avec son peuple. Toutes leurs limitations, toutes leurs erreurs, toute leur responsabilité.

Si ce livre paraît accusateur, c'est d'une auto-accusation qu'il s'agit. Si ce livre paraît combatif, c'est d'un combat contre son moi le plus intime qu'il s'agit. Si quelqu'un devait se sentir blessé par ce livre, ce serait avant tout l'auteur lui-même. Que personne ne voie dans cette œuvre autre chose que le jugement d'une âme par elle-même.



© BUNDESARCHIV, KOBLENZ, DE

Chacun pourtant doit obéir à la profonde injonction de Pindare : « Deviens qui tu es ! » Ce livre est un livre philosophique. Et, dans la mesure où il l'est, il doit jeter comme un regard supraterrrestre venu d'une lointaine étoile, et exiger aussi de son lecteur : *Soyons davantage que seulement des hommes* »¹².

Une réflexion de philosophe à telle altitude au-dessus des contingences, sous le regard de l'éternité, n'est pas toujours facile à aborder. Elle poursuit cette phénoménologie de l'esprit amorcée par Hegel : *esprit*, ce mot polysémique par excellence de l'idéalisme allemand, dont Lessing aperçoit l'émergence il y a quelque 2 500 ans, en rupture avec la vie « simplement » vécue, rupture qui introduit la conscience historique, l'illusion d'un développement raisonné qui serait fondé sur des enchaînements de causes et d'effets, la dotation d'un sens humain à une nature dépourvue de sens.

« La terre prit à présent un visage humain. Tandis que l'homme primitif vivait métaphysiquement, l'homme éveillé devait *penser* logiquement

**Paul von Hindenburg
(1847-1934)**

¹¹ *Untergang der Erde am Geist, Europa und Asien*, Wolf Albrecht Adam Verlag, Hanovre, 1924 (4^e édition).

¹² *Ibid.*, p. 18.



© BUNDESARCHIV, KOBLENZ, DE

**Monument de
Tannenberg
(Prusse orientale)**

et éthiquement. Jusqu'à ce qu'il en vienne finalement à confondre cette vie pensée avec la vie *elle-même*. À l'époque de la philosophie occidentale (qui débute avec Descartes), cette effrayante confusion du vivant et du pensé était déjà entrée dans les habitudes.

Mais à bon droit se maintint vivante en Occident la connaissance obscure d'une chute dans le péché, d'un péché originel, d'une culpabilité première, par lesquels le royaume de l'homme sur la terre avait commencé.

Libérée du destin, la volonté de plus en plus consciente entreprit de légiférer et de juger tout ce qui était vivant. Mais à quoi le mesurer, et vers quoi le diriger ? Vers son propre retour au néant ! Car avec l'histoire et l'évolution était née dès l'origine la pensée du Salut. Et à partir de cet instant, à partir d'une conscience de plus en plus claire, deux pôles divergèrent sans cesse davantage, deux pôles distincts dans la conscience et consciemment distingués : ici le monde de la vie – là celui de la vérité ; *vitalité* d'une part – *vérité* d'autre part. »¹³

**APPRENDRE À CONCILIER
ÉTATS ET PEUPLES**

Rendre conscients les futurs dirigeants des peuples de la terre de la réflexion des penseurs européens de son temps, voilà qui dut stimuler Lessing à élargir son message et à l'inscrire dans une perspective politique planétaire. Il était parvenu à la conclusion que les contradictions profondes entre « peuples » et « États », entre entités perçues comme organiques et modes d'organisation logico-juridiques, pouvaient aussi être résolues par l'« esprit » humain, calculateur et rationnel qui s'était développé en même temps que les tensions qu'il engendrait. À la condition expresse de ne jamais confondre les sphères d'intervention, de ne pas céder aux métaphores de la nature vivante pour habiller ces organismes volontaires nationaux ou supranationaux, mais de les mettre au service du vivant dans sa totalité. « La présupposition, totalement intenable, que les États de la terre (que des métaphysiciens de l'histoire et de l'État, irresponsables, identifient en outre avec des "peuples" ou des "cultures") soient apparus comme des "organes biologiques" ou des "données géographiques", et qu'ils rivalisent naturellement en lutte de pouvoir et de croissance pour l'air et l'espace vital, cette présupposition complètement *erronée* ne fait que recouvrir partout des désirs, des intentions et des volontés de pouvoir humains du manteau de la science expérimentale et d'un prétendu savoir. La vérité est au contraire que, si la raison des hommes ne suffit pas à répartir de façon sensée et juste à la surface de la terre ses énergies et

¹³ *Ibid.*, p. 134.

ses valeurs d'usage (qui rendent inévitables les conflits entre peuples et classes), ce n'est pas la loi naturelle qui doit en être rendue responsable, mais la bêtise humaine. »¹⁴

Parmi les intellectuels qui apportèrent leur voix au congrès¹⁵, Theodor Lessing est certainement le seul à avoir donné une telle ampleur à son intervention, parce qu'il l'a faite à partir de son expérience de philosophe, sans vouloir se substituer au politique. Lui qui détestait les professeurs de philosophie, qui avait écrit *Philosophie als Tat*, « La philosophie en tant qu'action », s'était contenté de s'adresser à ce public inattendu et inespéré en homme sensé, fraternel mais profondément tourmenté par les effets destructeurs et incontrôlés de notre propre puissance humaine. En continuateur d'Arthur Schopenhauer, dont il utilisait et montrait fièrement la canne ; tout un symbole. ☺

¹⁴ *Ibid.*, p. 442.

¹⁵ Henri Barbusse, Ernst Toller, Alfons Goldschmidt, Helene Stöcker, etc.